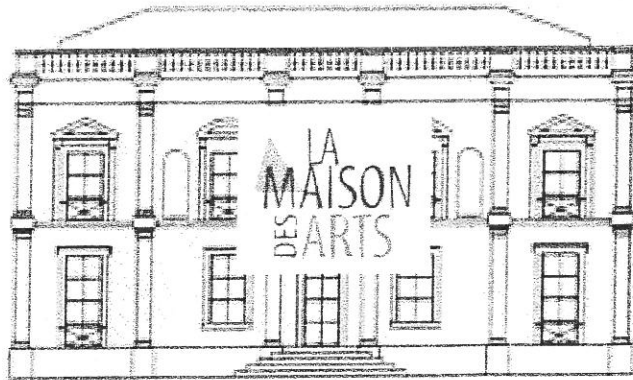


# Dossier de presse



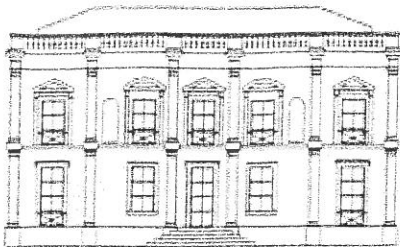
105 avenue du 12 février 1934 – 92240 MALAKOFF

*présente une exposition de*

ZOFIA LIPECKA  
*vertiges*

du 18 septembre au 3 novembre 2002





Ville de Malakoff  
**Maison des Arts**

Actualité des mois de  
**septembre, octobre, novembre 2002**

## **ZOFIA LIPECKA**

### *Vertiges*

Du 18 septembre au 03 novembre 2002

### Communiqué de presse

La jeune artiste d'origine polonaise, Zofia Lipiecka, illustre par des installations, des environnements de vie commune réels. Ces fabrications sont enfermés à l'intérieur de boîtes. Grâce à un jeu de miroirs, elles sont multipliées, devenant ainsi des espaces presque irréels, paradoxalement impersonnels et déshumanisés.

Cette vision vertigineuse du réel, changée en un univers irréel, est intensifiée par l'utilisation de l'impression numérique.

En effet, « *le vertige est un élément essentiel* [du travail de l'artiste] ». Zofia déstabilise chacun en mettant en scène la laideur aseptisée et le concept glacial des différents lieux au sein desquels la société évolue quotidiennement : gare de RER, hôpitaux, campings, centres commerciaux....

Une installation à taille « presque réelle », permettra une immersion sensorielle plus oppressante physiquement que la « simple » vision des maquettes miniaturisées appelés « microespaces ». Une télévision, ou « boîte à réalité », placée au milieu de ce salon stimulera notre intelligence. Cette vision multipliée, presque à l'infini, mettra comme au pied du mur le spectateur qui n'aura plus d'autre issue possible que la réflexion sur son quotidien.

Un catalogue est édité à l'occasion de l'exposition avec des textes de Franck Lamy et de Zofia Lipiecka.

**Le vernissage aura lieu le samedi 21 septembre 2002 à partir de 18h30**

**Une rencontre débat avec Zofia Lipiecka se déroulera le vendredi 11 octobre à 19h**

**Contact** : Aude Cartier, Olivier Richard  
Maison des Arts - 105, avenue du 12 février 1934 - 92 240 Malakoff  
Tel : 01.47.35.96.94 - Fax : 01.46.56.83.05 – E-MAIL : [maisondesarts.mlk@free.fr](mailto:maisondesarts.mlk@free.fr)

**ZOFIA LIPECKA**

*vertiges*

Du 18 septembre au 3 novembre 2002

INFORMATIONS PRATIQUES

**Entrée libre**

- **Le vernissage**

De l'exposition aura lieu le **samedi 21 septembre** à partir de 18h00.

- **Une rencontre-débat** se déroulera le **vendredi 11 octobre 2002** à 19h avec **Zofia Lipicka**.

- **Un livret-jeu** (gratuit)

Pour les enfants sera à votre disposition pendant toute la durée de l'exposition.

- **Activités pédagogiques**

Pour les groupes scolaires et les centres de loisirs une animatrice peut les recevoir sur rendez-vous.(parcours de l'exposition et atelier).

- **Horaires d'ouvertures :**

Du mercredi au samedi de 12h00 à 18h00, samedi et dimanche de 14h00 à 19h00, le lundi et mardi sur rendez-vous.

- **Adresse :**

105, avenue du 12 février 1934 – 92240 Malakoff.

- **Accès :**

- Métro *Porte d'Orléans*,  
puis bus 194 ou 295 (4<sup>ème</sup> arrêt *12 février 1934*).

- Métro *Châtillon-Montrouge*,  
puis bus 194 ou 295 (3<sup>ème</sup> arrêt *12 février 1934*).

- En voiture, sortie *porte de Châtillon*, puis avenue Pierre Brossolette.

- **Contact :** Aude Cartier, Olivier Richard

Tel :01.47.35.96.94.- Fax :01.46.56.83.05 – email:maisondesarts.mlk@free.fr

Ville de Malakoff  
**Maison des Arts**

**ZOFIA LIPECKA**

*vertiges*

Du 18 septembre au 3 novembre 2002

SOMMAIRE

Biographie de Zofia LIPECKA.

Texte de **Frank Lamy**, écrit à l'occasion du catalogue de l'exposition « *Vertiges* » à la Maison des Arts, Malakoff, novembre 2002.

Texte de **Zofia LIPECKA** écrit à l'occasion du catalogue de l'exposition « *Vertiges* » à la Maison des Arts, Malakoff, novembre 2002.

Texte de **Zofia LIPECKA** tiré du catalogue de l'exposition « *Boîtes Noires* » à la Galerie Starmach, Cracovie, février 1994.

Revue de presse

Libération des 29 et 30 mai 1999

La Nouvelle République du Centre-Ouest des 16 et 17 juillet 1994

**ZOFIA LIPECKA**

*vertiges*

Du 18 septembre au 3 novembre 2002

BIOGRAPHIE

Zofia Lipecka

Née en Pologne en 1957.

Vit et travaille à Paris.

Expositions personnelles :

- 2002 *Vertiges*, Maison des Arts, Malakoff
- 1999 *Microespaces*, Espace Huit Novembre, Paris
- 1995 *Boites noires*, Galerie Le Sous Sol, Paris
- 1994 Galerie Starmach, Cracovie, Pologne
- 1992 Galerie Nicole Ferry, Paris
- 1991 *Nature Reflechie*, Muzeum Sztuki, Lodz, Pologne
- 1990 Galerie Nicole Ferry, Paris
- 1989 *THE Gallery*, New York

Expositions collectives récentes :

- 2000 *Jardins à suivre*, Eschdorf, Luxembourg
- 2000 *Pliés en quatre*, Espace Huit Novembre, Paris
- 2000 *Singulier-pluriel*, Galerie Corinne Caminade, Paris
- 2000 Art Paris, Galerie Corinne Caminade, Paris
- 1999 *9.O*, Web Bar, Paris
- Galerie Aréa, Paris
- 1998 *Les Impromptus*, CREDAC, Ivry-sur-Seine
- 1998 *Rapports aux réels*, Espace Huit Novembre, Paris
- 1996 *Jardin d'Hesdin, Jardin d'Eden*, Centre d'Art Contemporain, Hesdin
- 1995 *Polish Museum of America*, Chicago
- 1991 *JESTESMY*, Galerie Zacheta, Varsovie
- 1990 THE Gallery, New York

Collections publiques :

- Muzeum Sztuki, Lodz, Pologne
- Found National d'Art Contemporain, Paris

Lorsque j'étais encore enfant, chaque dimanche, après le déjeuner, nous allions, en famille, nous promener. Le Jardin d'Acclimatation, à l'orée du Bois de Boulogne fut, quelques temps, une de nos destinations favorites. Pourquoi, je ne sais pas trop. Peut-être parce que, bien que surveillés, nous étions libres de courir et de jouer. Peut-être aussi ressentions-nous, d'une certaine manière, le besoin d'être rassurés en constatant que d'autres familles faisaient comme nous. Peut-être voulions nous être ensemble au milieu d'autres, être en famille en public.

Nos promenades comportaient un certain nombre de rituels spécifiques qui les rythmaient et, au bout du compte, en constituait l'essence. Nous nous y livrions dans le désordre, en les découvrant à chaque fois, avec une naïveté renouvelée, absolue et néanmoins toujours feinte. Je ne crois pas qu'aucun de nous ne fut jamais dupe.

Au Jardin d'Acclimatation, c'étaient les gaufres, la visite aux animaux en cage, certains toboggans et autres jeux, les tirs à la carabine et Guignol.

Un pavillon excitait particulièrement notre curiosité. Nous fascinait proprement. Un : déclenchant des cris et des rires, il constituait un des pôles les plus animés du parc. Deux : parce que, très certainement, nous sentions que s'y jouaient des drames essentiels. C'était une véritable attraction. Le Palais des Glaces.

Son approche déclenchait, chez nous, toujours une certaine angoisse comme si nous en comprenions les enjeux. Seul point invariant du déroulement de notre visite, la visite au Palais des Glaces achevait notre après-midi. Comme si la journée n'avait été qu'un entraînement, un prélude à cette expérience dont intuitivement nous percevions la gravité.

Dans mon souvenir, ce lieu abritait deux activités différentes. Aujourd'hui, et n'étant jamais retourné dans ce jardin depuis, je me dis que peut-être non. Très certainement dissociées spatialement, je les associe et regroupe, condensation, parce qu'existent entre elles des liens théoriques évidents.

Le bâtiment se composait de deux ailes. Dans la première, sorte de halle sans mur aucun, une série de miroirs déformants proposait un parcours. Allongées, étirées, tassées, fractionnées, multipliées, répétées, retournées, déformées... les images reflétées étaient considérablement malmenées. Les plus petits les subissaient sans toujours comprendre et souffraient de voir leur image et celles de leurs proches ainsi atteintes. Les plus grands jouaient. De la frayeur des petits. Du ridicule des autres et aussi du leur. Malgré les fanfaronnades et la compréhension technique du phénomène qu'ils avaient, ils n'échappaient pas au malaise général. Ils apprivoisaient leurs images. Composaient des sortes de ballets absurdes. A l'intérieur du cercle, on s'amusait, on exorcisait certains démons. Pour qui n'entrait pas dans le cercle, le spectacle n'en était pas moins fascinant. Voyeur. Cruauté. Voir les autres se voir, déformés...

La deuxième partie du bâtiment était, quant à elle, close, et proposait un dédale de parois vitrées, de miroirs avec ou sans tain. Tout était visible de l'extérieur. L'espace était par ces jeux de reflets et de transparences totalement modifié. En écrivant, je me dis que l'image que j'en conserve et que je convoque aujourd'hui, complexifie sûrement la structure même du labyrinthe. Que cette complexification est à la mesure de mon appréhension d'alors.

Nous observons avec envie ceux qui s'y aventurent. Seuls ou en groupe, ils entrent dans le labyrinthe sous notre regard bienveillant et amusé, quoiqu'inquiet. Une fois franchie la porte, aucun retour en arrière n'est possible. On rit de voir les gens se perdre, s'énerver, pleurer parfois, se figer et attendre qu'un gardien vienne les chercher. Très vite, l'euphorie se mue en angoisse. Ils se cognent, sont perdus, ils se voient, ils sont observés, sont le jeu de visions, de reflets, de faux semblants. Les parois se déplacent en permanence. Le vertige me prend et me grise. Rares pourtant étaient ceux qui ne sortaient pas un sourire aux lèvres.

J'entrerai dimanche prochain.

### Réel.

Le vertige du héros hitchcockien incarné par James Steward place celui-ci au centre d'une incroyable intrigue: incapable de monter au sommet d'une tour, il ne peut empêcher ce qu'il pense être le suicide de la femme qu'il aime. En réalité il s'agit d'une mise en scène visant à cacher le meurtre d'une autre femme et James Steward devient un témoin à décharge idéal pour l'assassin. Ignorant la supercherie et le fait que sa bien-aimée est complice du meurtre, James Steward sombre dans la dépression. Incertitude, perte du sens de la réalité, perte d'équilibre, reviennent de manière cyclique tout au long du film. Le spectateur est pris dans une spirale de faux semblants, fausses identités, simulacres. La vérité des faits et l'identité des personnages étant constamment remises en cause, le réel semble impossible à saisir. *Vertigo* est une mise en abîme du doute. Ce tourbillon, apparemment destructeur est chargé pourtant d'une énergie inverse. C'est elle qui permet à James Steward de surmonter la dépression et d'entreprendre l'enquête pour connaître la vérité. Son vertige devient la clé pour comprendre la manipulation dont il fut l'objet et ainsi guérir sa phobie. Paradoxalement, la rupture avec le réel lui permet d'y revenir.

### Doute.

Le vertige est un élément essentiel dans mon travail. Celui-ci me fait penser parfois à une bulle de verre avec une tour Eiffel sous la neige. Il suffit de la bouger légèrement pour déclencher une tempête. Les pensées, tels les flocons de neige, flottent librement, sans points de repère. Puis, dans la bulle de verre le calme revient et la neige finit par retomber. Quant à moi, après chaque tempête, je dois non seulement ranger la neige, mais aussi reconstruire la tour. Ephémère et fragile comme un château de cartes, cette nouvelle bâtisse ne dure que jusqu'au prochain blizzard. Immersée dans un monde fluide je ne cherche ni l'essence des choses, ni une forme idéale, ultime. Explorant l'instable et l'incertain je suis entraînée par le vertige qui efface toutes les limites: réalité/illusion, sujet/objet, bien/mal. C'est aussi séduisant que risqué.

### Ambiguïté.

Dans la peinture des années 80 le langage des signes que j'utilisais se décomposait comme un texte sur l'écran d'ordinateur touché par un virus. Le tableau était une trace, une surface sur laquelle apparaissaient et disparaissaient l'image et le sens. Oscillant entre l'ordre et le chaos, il créait un rythme. Plus tard, le même mouvement brouillait la limite entre le visible et l'invisible, l'illusion et la surface picturale. Aujourd'hui, les images que je crée avec les jeux de miroirs n'enregistrent plus le vertige, elles le produisent. Ici le trouble vient de l'excès d'ordre. La multiplication infinie de reflets symétriques désoriente le regard jusqu'à la nausée. En même temps elle fascine. C'est un spectacle ambigu - angoissant et hypnotique à la fois. Pris de vertige l'individu risque la folie, l'aliénation, la perte d'identité. Pour le groupe - c'est le danger du fanatisme. Les vues aériennes

surpeuplés des *Boîtes Noires*, et les non lieux vides des *Microespaces*, sont des répliques virtuelles des réalités contemporaines. Elles défient le regard dans un univers saturé d'images et interrogent la place de l'individu dans une société normative. Résurgences de photographies de masses des années 20-30, elles sont un miroir déformant du monde actuel.

Fusion.

La quête du vertige, tant physique que symbolique, est omniprésente. Elle l'est plus que jamais aujourd'hui, dans nos sociétés laïques atomisées. Lorsque je m'interroge sur sa pérennité dans l'art et l'attraction qu'il exerce le vertige m'apparaît comme une réponse archétype à la chute. Tomber, plonger, sombrer, s'engloutir – exprime peut-être, paradoxalement, un désir de retourner au paradis. Perdre la conscience de soi, fusionner avec le monde (la nature, l'autre, dieu) viseraient à se libérer du poids de la solitude et de la responsabilité. Comme le fait le héros du *Grand bleu* de Luc Besson, qui, amoureux d'un dauphin, disparaît avec lui dans les profondeurs de la mer...

Ecart.

Bien qu'il plonge dans l'infini, le vertige n'est pas synonyme du sublime. Ce dernier, sentiment du pur esprit, sépare et protège le sujet désincarné de l'incommensurable chaos de la nature. Le vertige en revanche, dangereusement, entraîne l'esprit et le corps. Qu'en est-il de mes images? Vues panoramiques, intérieurs sans murs enregistrés par la caméra de surveillance, elles sont un lointain écho des paysages de Caspar David Friedrich. Le spectateur occupe la place du rêveur solitaire, séparé du spectacle qu'il contemple. Pris de vertige visuel, il demeure à l'écart. Car la vue d'une maquette miniaturisée n'est pas une immersion sensorielle.

Paris, mai 2002

Zofia Lipecka

Première version du texte parue dans *Zeszyty Literackie* n°73, Varsovie, 2001



catalogue d'exposition Boîtes Noires,  
galerie Starwack, Cracovie, fév. 1994

BOÎTES NOIRES

Les BOÎTES NOIRES se voient le mieux dans l'obscurité. C'est pourquoi elles sont montrées dans une cave. Elles pourraient aussi bien être dans une caverne... Mais cela risquerait de fausser le jeu, car certains pourraient alors songer à la caverne de Platon. Or contrairement aux apparences, notre cave est bien différente. Les spectateurs peuvent y circuler librement, tourner en rond, voir, rentrer et sortir au grand jour. Dans les sombres recoins de cet intérieur, ils peuvent distinguer accrochées aux murs à la hauteur des yeux, de petites BOÎTES NOIRES. A travers une étroite ouverture horizontale, située sur le côté face de chaque boîte, ils peuvent regarder à l'intérieur et voir, grâce à l'éclairage électrique prévu à cet effet. S'ils se prêtent au jeu, ils verront clairement que l'essentiel du spectacle de la cave noire a lieu à l'intérieur des BOÎTES NOIRES.

En tant qu'instruments optiques de l'époque technologique, les BOÎTES NOIRES se distinguent de la chambre noire (camera obscura) communément répandue sous forme de camera. Alors que cette dernière capte la lumière extérieure, les BOÎTES NOIRES, elles, émettent une lumière intérieure. En revanche, il existe une parenté entre les BOÎTES NOIRES et un certain appareil utilisé en aéronautique. Définition du Robert: "Aviat. Boîte noire, appareil électronique enregistrant certaines données du vol (altitude, vitesse, etc.) et destiné à en contrôler a posteriori le déroulement." Instruments optiques aéronautiques donc, les BOÎTES NOIRES donnent à voir des vues aériennes: de la terre, de l'air, des hommes, des bêtes et de beaucoup d'autres choses. Mais aujourd'hui qui dit: "boîte noire", dit: "catastrophe", car ces appareils se font remarquer surtout lors d'accidents d'avions. Il se peut alors que certains voient dans les BOÎTES NOIRES de notre cave des signes de mauvais augure... Appartenant à la même famille que les téléviseurs, ordinateurs et autres appareils connectés aux réseaux médiatiques, les BOÎTES NOIRES ont sûrement quelque chose à voir avec la magie noire, la divination, la fascination, bref, quelque chose du médium. Néanmoins, pour ne pas occulter le présent, plutôt que de visionnaires il vaudrait mieux les qualifier de visionneuses.

Venons en au spectacle. Bien que les BOÎTES NOIRES, de par leurs dimensions réduites, évoquent le théâtre en miniature, il n'est pas exagéré de dire qu'elles nous montrent de véritables paysages, des panoramas grandeur nature. On y voit une nature agrandie, exubérante, proliférante: des cultures extensives, des élevages, des clonages; des villes en expansion, des développements, des productions, des accumulations de très grands bouchons... et tout cela à perte de vue! On y voit de grands chantiers et de grandes poubelles, de très grandes manoeuvres et d'immenses cimetières. L'oeil du spectateur, tel un avion ou un vaisseau spatial, voyage dans le labyrinthe infini, dense et rythmique d'un monde harmonieux... C'est un monde merveilleux: parfaitement symétrique, entièrement calculable, totalement ordonné, idéalement contrôlable. Le meilleur des mondes et le plus beau, un monde matérialiste idéal condensé, une vision idéaliste rationnelle réalisée. L'image y rejoint le réel, la nature se change en culture, le bonheur n'est plus un rêve, la mort n'est qu'un cauchemar, l'infini est mis en boîte - quel magnifique spectacle!

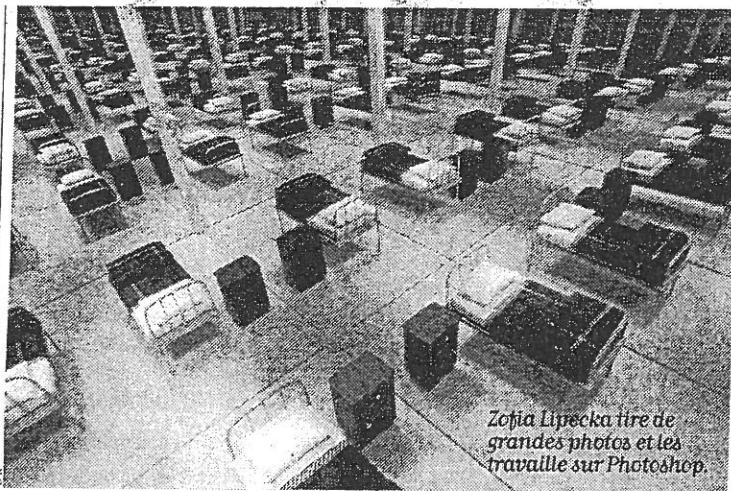
Pourquoi ne pas le laisser vieillir dans cette cave, en espérant que d'autres visiteurs, venus d'autres galaxies, découvrent un jour (a posteriori) ce avec quoi nous avons joué?

Zofia Lipecka

*Libération*

S A M E D I 2 9 E T D I M A N C H E 3 0 M A I 1 9 9 9

## GUIDE agenda



Zofia Lipecka tire de grandes photos et les travaille sur Photoshop.

### Sortie en boîtes

**Art.** Zofia Lipecka fait des boîtes. De drôles de boîtes. Des petites boîtes qui deviennent immenses et donnent le vertige quand on regarde à l'intérieur. Tout simplement parce que les univers qu'elle crée s'agrandissent et se démultiplient à l'infini grâce aux miroirs qui recouvrent les parois intérieures de ses «microespaces» (titre de la série). Mise en abyme et simulacre. Réel et illusion. Tangible et virtuel. Objet et image. Puis, à la surprise et au ludique, succède une impression d'étrangeté et de malaise. Celle qui naît des univers choisis par l'artiste (née en Pologne en 1957, elle vit à Paris): salle d'attente, dortoir, grande surface, usine, etc., complètement vides, comme abandonnés en l'état. Lits faits, rayons remplis, bureaux rangés pour évoquer la fragilité de l'humain. De ses boîtes, Zofia Lipecka tire aussi de grandes photos qu'elle numérise et retravaille sur Photoshop. Histoire, là encore, de faire réfléchir à l'image, aux médias, à la technologie et de très bien poser la question de la représentation ●

H.-F. DEBAILLEUX

Espace Huit Novembre, 52, boulevard Voltaire, 1<sup>er</sup> étage, 75011. Du mer. au sam. de 14h30 à 19h. Jusqu'au 19 juin. 0147003231.

## L'infini mis en boîtes

*« Les boîtes noires » constituent le thème de l'exposition qui se tient actuellement au musée de l'Ocre. Une vision miniature du monde qui donne le vertige.*

**U**NE salle sombre, une douzaine de boîtes noires format P.T.T. accrochées au mur. Le visiteur est invité à coller l'œil à chacune des lucarnes percées sur le devant des boîtes. S'offre alors au regard un univers d'une symétrie parfaite, un monde glacé et aseptisé où le hasard n'a pas sa place. Petits soldats de plastique, figés dans des postures guerrières. Peut-être ont-ils été arrosés de gaz paralysant ?

Changement de boîte : une méga-cité de verre et de bois se divise à l'infini, labyrinthe sans issue. Car tous ces théâtres miniatures, grâce à l'utilisation de miroirs, sont conçus comme ces palais des glaces des fêtes foraines où l'on cherche désespérément la sortie.

Par ce procédé, Zofia Lipecka, à qui l'on doit ces œuvres, a imaginé ainsi le plus grand cimetière automobile de tous les temps. Des voitures miniatures forment un gigantesque amas de carcasses métalliques. C'est là que réside toute la magie de l'exposition et peut-être tout son sens. Le mi-

nuscule démultiplié renvoie à l'infini. « Au départ j'ai choisi de travailler en miniature pour des raisons économiques. Puis, progressivement, ma réflexion s'est développée et m'a renvoyé à des objets qui rapetissent, qui compactent la réalité, comme la télévision, l'ordinateur ou le magnétoscope. Aujourd'hui nous appréhendons le monde à travers des boîtes ».

Face à cet univers totalement ordonné, étouffant, on cherche une échappatoire. Une bonne raison de considérer cette vision comme le produit d'un esprit torturé et marqué par une enfance passée en Pologne, derrière le rideau de fer. Zofia Lipecka s'en défend : « La symétrie, l'organisation à outrance supprime l'originalité, la vie. Mais cette uniformisation est le produit de notre vision du monde qui passe désormais par des instruments réducteurs. Ce phénomène s'amplifie partout et particulièrement en Occident ».

« Les boîtes noires » de Zofia Lipecka, musée de l'Ocre à



Zofia Lipecka : « Aujourd'hui nous appréhendons le monde à travers des boîtes »

Saint-Georges-sur-la-Prée, ouvert le samedi et le dimanche de 10 h à 11 h 30 et de 14 h 30 à 18 h, jusqu'au 3 août.

Le musée sera lui, ouvert jusqu'au 31 août, tous les jeudis et vendredis, de 14 h à 18 h.

S.B.